



Wilhelm Graeber. *Der englische Roman in Frankreich: 1741-1763. Übersetzungsgeschichte als Beitrag zur französischen Literaturgeschichte*. Heidelberg, Universitätsverlag, C. Winter, coll. « Studia Romanica », 1995, 369 p.

Benoit Léger

Volume 9, Number 2, 2e semestre 1996

Parcours de traduction
Pathways of Translation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/037268ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/037268ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (print)
1708-2188 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Léger, B. (1996). Review of [Wilhelm Graeber. *Der englische Roman in Frankreich: 1741-1763. Übersetzungsgeschichte als Beitrag zur französischen Literaturgeschichte*. Heidelberg, Universitätsverlag, C. Winter, coll. « Studia Romanica », 1995, 369 p.] *TTR*, 9(2), 227–232. <https://doi.org/10.7202/037268ar>

Wilhelm Graeber. *Der englische Roman in Frankreich: 1741-1763. Übersetzungsgeschichte als Beitrag zur französischen Literatur-geschichte.* Heidelberg, Universitätsverlag, C. Winter, coll. « Studia Romanica », 1995, 369 p.

Cette étude de Wilhelm Graeber (de l'Université de Göttingen en Allemagne) est l'aboutissement d'un important travail de recherche sur la traduction aux XVII^e et XVIII^e siècles, tant en France qu'en Allemagne. Graeber publiait d'abord en 1988 une « bibliographie commentée » des traductions françaises et des retraductions allemandes aux XVII^e et XVIII^e siècles² qui allait être suivie en 1990 d'une

2. En collaboration avec Geneviève Roche. *Englische Literatur des 17. und 18. Jahrhunderts in französischer Übersetzung und deutscher Weitübersetzung. Eine kommentierte Bibliographie.* Préface de J. v. Stackelberg. Tübingen, N. Niemeyer, 1988.

anthologie d'extraits de préfaces de traducteurs français, du type de celle de Paul Horguelin³, mais uniquement pour le XVIII^e siècle⁴. À ces travaux bibliographiques et documentaires qui dénotent déjà une réflexion approfondie sur le rôle de la traduction dans la France de l'Ancien Régime, s'ajoutent quelques articles sur l'« expérience de l'étranger », dont un seul, malheureusement pour les lecteurs non germanophones, a été publié en français⁵.

Graeber poursuit son analyse de la traduction en France au XVIII^e siècle dans sa thèse de 1995, en s'intéressant ici à une période beaucoup plus restreinte, celle de la traduction du roman anglais entre 1741 et 1763, à partir d'un corpus de romans anglais traduits. Il souligne d'emblée les limites de l'histoire littéraire et de la littérature comparée puisque aucune ne tient compte de l'influence de la littérature traduite au sein de la littérature nationale (p. 10) et qu'on en arrive ainsi à croire que la France du XVIII^e n'aurait ni connu une littérature plus réaliste que le roman aristocratique, ni éprouvé d'intérêt pour de tels romans; on ignore ainsi la crise de la littérature française de l'époque

-
3. P. A. Horguelin, dir. *Anthologie de la manière de traduire. Domaine français*. Montréal, Linguatex, 1981.
 4. *Französische Übersetzervorreden des 18. Jahrhunderts*. Francfort/Main, Berne, New York et Paris, Lang, 1990 (« Studien und Dokumente zur Geschichte des Romanischen Literature », vol. 21). Soulignons que ces deux ouvrages de référence, par les bibliographies et les extraits de préfaces françaises, peuvent être très utiles aux chercheurs non germanophones.
 5. « Le Charme des fruits défendus : les traductions de l'anglais et la dissolution de l'idéal classique », *la Traduction en France à l'âge classique*, M. Ballard et L. D'hulst, dir., 1996, pp. 305-319. (Voir ci-dessous la recension de cet ouvrage.) Cf. aussi « German Translators of English Fiction and their French Mediators », *Inculturality and the Historical Study of Literary Translations*, A.P. Frank et H. Kittel, dir. Berlin. 1991, pp. 5-16. Cf. aussi du même auteur : « Wandeln in der kulturellen Fremderfahrung », *Die literarische Übersetzung als Medium der Fremderfahrung*, F. Longer, dir., Berlin, E. Schmidt, 1992, pp. 71-86.

(p. 363), et en particulier le dilemme du roman déjà étudié par Coulet⁶ et surtout May⁷. Le titre de l'ouvrage de Graeber est déjà révélateur de cette position face au rôle essentiel joué par les traductions, puisqu'on pourrait le traduire par « Le Roman en France (1741-1763): l'histoire de la traduction comme contribution à l'histoire littéraire française ».

Son hypothèse de base est qu'il existe entre le corpus des ouvrages anglais et les normes traductionnelles françaises de l'époque un « rapport dynamique » (*dynamisches Verhältnis* ; p. 12). La traduction des romans anglais aurait contribué à la transformation des règles du polysystème littéraire français, du goût du public, ainsi que du discours critique, même si ce discours des instances officielles de médiation (en particulier chez Desfontaines) reste, dans le meilleur des cas, d'abord fidèle aux normes du roman moral et aristocratique. La traduction et la réception du roman anglais doivent donc pour Graeber être mises en rapport avec la situation du roman français à l'époque. L'auteur analyse les éléments qui ont préparé la réception enthousiaste du roman anglais par le public français : le renouveau du genre romanesque français aurait en effet été possible avec Lesage, Marivaux et Crébillon qui avaient dépassé les limites du roman classique du XVII^e siècle et ainsi, dans certains cas (surtout pour les deux premiers), commencé à satisfaire les besoins du nouveau public bourgeois, même si la critique leur reproche de décrire des situations en dehors du bon goût, de même que parfois un milieu vulgaire (p. 19).

Pour Graeber, l'évolution du roman français semblait alors inévitable, malgré les virulentes critiques dont il faisait l'objet. La Proscription des romans, qu'il analyse en détail à partir de May, mais en tenant compte des traductions, fera pourtant tout basculer et chuter le nombre de romans français publiés par la suite, empêchant les Marivaux et Lesage d'avoir des successeurs⁸. La seule manière de

6. *Le Roman jusqu'à la Révolution*, 8^e éd. Paris, A. Colin, 1991.

7. *Le Dilemme du roman du XVIII^e siècle*. Paris, Presses Universitaires de France et New Haven, Yale University Press, 1963.

8. Pour Graeber, 1744 constitue ainsi la pire année avec deux romans publiés en France (p. 25).

déjouer la censure sera alors la traduction (réelle ou fictive) et, comme le souligne Graeber, ce sont, ironiquement, les romanciers anglais qui devront reprendre, en traduction, le flambeau du roman français : « C'est une ironie de l'histoire littéraire que les espoirs sur l'évolution du roman français aient été brisés à l'époque de Marivaux et que ce soient deux Anglais, Richardson et Fielding, qui soient venus rejoindre cette évolution interrompue, quelques années plus tard, pour réintroduire Marivaux 'par la porte d'en arrière' » (pp. 26-27, *notre traduction*). Face à la Proscription et aux critiques, la traduction (et la pseudo-traduction) sera donc la seule manière de déjouer la censure française et d'offrir au public les romans qu'il demande (p. 29).

Non seulement Graeber présente de manière détaillée la situation du roman français au XVIII^e siècle ainsi que ses défenseurs et pourfendeurs, mais il analyse un corpus d'une douzaine de traductions françaises de romans anglais de l'époque par des traducteurs anonymes ou reconnus, corpus qui regroupe les principales traductions romanesques de l'époque : *Paméla* (Richardson), œuvre d'un traducteur anonyme (et non pas de Prévost, comme on l'a cru longtemps), *Joseph Andrews* (Fielding) par Desfontaines, *David Simple* (Sarah Fielding), *Tom Jones* (Fielding), *Clarissa Harlowe* (Richardson) par Prévost, *L'Orpheline anglaise*, par La Place, *La Vie et les aventures du petit Pompée* (Coventry) par Toussaint, *l'Histoire du Chevalier Grandisson* (Richardson) par Prévost puis Monod, les *Aventures de Roderick Random* (Smollett), *Amélie* (Fielding) par Riccoboni, *Jonathan Wild* (Fielding), etc.

Dans chaque analyse, l'auteur accorde une place importante au discours théorique du traducteur sur son travail tel qu'il se présente dans les préfaces et les autres instances liminaires, sans pour autant négliger l'analyse des problèmes précis posés par chaque traduction, à partir d'extraits qui montrent les choix posés par le traducteur ou les problèmes généraux de la traduction du roman anglais dans le contexte de la tyrannie du bon goût en France. Un chapitre d'une quarantaine de pages (III) est ainsi consacré à la traduction de *Joseph Andrews*, aux critiques de Desfontaines portant sur le roman, à la forme de la page de titre française, des notes du traducteur ou des surtitres. Graeber montre ensuite comment (et pourquoi) Desfontaines a atténué le ton et le caractère des personnages de Fielding par des modifications de la

description physique ou du niveau de langue, pour faire de *Joseph Andrews* un « roman moral », susceptible de plaire au public français. Dans toutes les analyses de traductions, une large place est également accordée aux mentions des pages de titre (« traduit de » ou « traduit de l'anglais »), ainsi qu'à la réception critique dans les périodiques de l'époque.

L'ensemble de l'analyse de Graeber conduit à plusieurs conclusions intéressantes, en particulier sur l'évolution des pseudo-traductions (XV) ou sur celle de la critique (*Wandel der Kritik*, XIV) face au roman anglais et à sa traduction. L'auteur montre bien ces « rapports dynamiques » qui existent entre les critères esthétiques français (énoncés par les critiques littéraires dont le goût change), le goût du public qui cherche de plus en plus ce qui est proprement étranger et anglais dans les romans (parce que les romans français le laissent insatisfait), et, enfin, le comportement des traducteurs ; les trois sont décrits ici de façon quasi dialogique, les uns influant sur les autres.

Selon Graeber, malgré son succès et sa reconnaissance finale par la critique, le roman anglais traduit en France aurait cependant continué d'évoluer sur une voie parallèle à celle du roman français, et l'auteur de parler ici de l'absence d'« assimilation » du roman anglais dans la culture française. Point de vue qui saurait difficilement être francophone étant donné le caractère péjoratif que le terme revêt pour nous. Graeber souligne également que la révolution littéraire romantique n'aurait pas été nécessaire si une évolution avait eu lieu auparavant (p. 362) : la traduction du roman anglais a pourtant changé, en passant, au cours du dernier tiers du XVIII^e siècle, de l'absolu respect des normes du bon goût et de la vraisemblance à la française, à des exigences de plus grande « fidélité » de la part de critiques qui lisaient de plus en plus les originaux, ainsi qu'à des exigences de la part d'un public qui demandait aux romans anglais ce que les romanciers français ne pouvaient lui offrir. Le roman français « original » aurait donc suivi sans aucune « contamination » anglaise majeure son propre cheminement jusqu'à la *Nouvelle Héloïse* et aux *Liaisons dangereuses*, en respectant les normes du goût français (personnages principaux nobles; absence ou effacement des autres classes, tant la bourgeoisie que la domesticité; nivellement du langage et absence d'autres sociolectes), malgré certains points de rencontre entre les deux littératures.

L'autre grande idée de Graeber est celle, précédemment évoquée, de l'inclusion des traductions dans l'histoire littéraire : les critiques ne distinguent pas à l'époque entre le roman français et la traduction, mais mentionnent bien les romans qui ont connu un grand succès ou qui valaient selon eux la peine qu'on en parle; Graeber fait ainsi discrètement le procès d'une certaine histoire littéraire française : « quand on écrit aujourd'hui l'histoire du roman français avec ses vides nationaux, il s'agit d'un point de départ artificiel et d'un retour en arrière par rapport aux contemporains qui estimaient les traductions lues en France et effectuées justement par les traducteurs » (p. 346; *notre traduction*). Que la notion d'histoire littéraire soit contestable ou non, il n'en reste pas moins que le corpus littéraire français traditionnel exclut le plus souvent les romans traduits au XVIII^e siècle⁹.

L'ouvrage de Graeber constitue à la fois une étude globale et un outil de référence sur la traduction romanesque par son impressionnante synthèse de la réception critique de l'époque, de ses tendances et de son évolution. Les sources théoriques et historiques de l'auteur permettent également de constater, une fois de plus, que l'on a tout intérêt à lire (lorsque cela est possible) ce que les chercheurs allemands écrivent en matière de traduction et de littérature française.

Benoit Léger
Université McGill